

PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS 48, Rue VIVIENNE

MODES DE PARIS - CHRONIQUE BEAUX-ARTS

THÉÂTRE - ÉCONOMIE DOMESTIQUE

MODES

Une revue des modes créées pendant l'année 1884, ne nous montrerait rien de bien nouveau, notre époque étant, par excellence, une époque d'emprunt.

En costumes comme en chapeaux, nous imitons, en les modifiant, et avec succès, les toilettes du XVIII^e siècle, et remontant jusqu'au XVI^e, nous prenons aux Valois la manche froncée, aux Médicis, le col raide, aux Ligueurs, le chapeau en cône, aux Huguenots, leurs modes austères. Le Frondeur et le chapeau Montpensier avec leurs belles plumes enroulées, sont le point de départ de toutes les excentricités dont les femmes s'affublent depuis quelques années.

Les paniers, les retroussés, les étoffes dissemblables et combinées en costume, les tuniques bouffantes, les corsages ouverts, les fichus; tout cela, emprunt. Et si nous nous avisons de vouloir inventer, que produisons-nous? des chapeaux étranges ayant une vague ressemblance, les uns avec le bonnet phrygien, les autres avec la chauve-souris.

Où nous sommes vraiment créatrices, c'est dans la toilette des enfants; il y aura là un fonds inépuisable de modèles où viendront s'inspirer les habilleuses d'enfants du XX^e siècle et suivants.

Laissons la toilette et regardons si dans l'ameublement, nous avons été plus inventifs. Comme pour nos costumes, absence complète d'invention. Aucun style



Robe de bal en satin de Flore bleu pâle et brocart, ornée de dentelle et de plumes.
Modèle de madame Bréant-Castel, 6, rue Gluck.

ne qualifiera le XIX^e siècle. Nous copions supérieurement les beaux meubles Henri II, Louis XIII et Louis XIV, ceux plus coquets de Louis XV, et le ravissant Louis XVI, mais nous nous en tenons là. Les meubles capitonnés appartiennent exclusivement à

notre temps, mais c'est affaire de tapissier, l'art n'y est pour rien, tandis que dans ces bois si finement sculptés, aux formes graves ou élégantes, on reconnaît la main de l'artiste.

Ne soyons pas injuste pour notre époque, et reconnaissons que nos costumes, de même que l'ameublement, sont d'un goût élégant, souvent comme il faut, où l'art se montre presque toujours. Mais dans l'ensemble comme dans les détails, domine le style d'une époque. Le siècle de l'éclectisme, voilà ce me semble, la désignation qui conviendrait à notre époque, car nous prenons à tous les siècles ce qu'ils ont créé d'excellent pour l'approprier à nos besoins de luxe et d'élégance, et même de coquetterie.

Toutes les superfluités dont on aime à encombrer son chez soi sont presque devenues des nécessités. Cette infinité de meubles de fantaisie si coquets et si jolis ont tout pour séduire : formes gracieuses, étoffes chatoyantes et riches, garnitures agréables à l'œil. Le luxe de l'ameublement dépasse de beaucoup le luxe de la toilette, quoique celui-ci soit excessif. Dans le domaine de la toilette on peut glaner des façons charmantes et des étoffes jolies et nouvelles à des prix abordables, tandis qu'il est presque impossible de se meubler, selon la mode, sans dépenser beaucoup.

Les costumes en lainage à dessin bouclé formant relief, sont tout à fait charmants; le fond de l'étoffe est uni ou changeant. Nous avons vu chez madame Bréant-Castel, 6, rue Glück, de ces étoffes nouvelles ainsi combinées. Le tissu uni et changeant myrte et corinthe fait la jupe ainsi que les garnitures, auxquelles se mêle de l'étoffe bouclée. Celle-ci se dispose en tunique drapée avec le goût qui distingue les toilettes créées par madame Bréant. Des plis tombants et ronds, d'autres massés en groupe forment le poul sur lequel s'appuie une basque postillon, coquette et gracieuse, avec ses soufflets plissés en velours et ses petits côtés formant une pointe détachée.

Nous parlerons aussi des charmantes jaquettes en drap ou en ottoman assorties au costume, et de celles en drap fauve, qui ont un cachet particulier de bon goût avec leur garniture d'astrakan noir ou de plumes. La façon est très cambrée, vague et croisée devant, ou à grand gilet boutonné, avec les côtés de la veste flottants et moins longs que le gilet. Il y a encore la façon postillon dont la veste très courte se détache sur un biais de velours et qui se ferme, sous la poitrine, et, par un seul bouton, sur un gilet à pointe boutonné tout le long.

Madame Bréant fait des demi-jupes en fourrure : loutre, castor, astrakan gris, qui ont un cachet spécial d'élégance.

Le costume est en drap amazone assorti à la four-

rure et relevé de manière à faire supposer que la jupe est toute en fourrure; le corsage très collant à toute petite basque est boutonné de côté. Comme complément à cette jolie tenue, un paletot cintré en fourrure ou en drap garni de fourrure. Le premier a plus de cachet; il est moins courant, mais aussi plus cher.

Un joli costume de jeune fille est en grosse limousine unie marine. La jupe est plissée verticalement de plis triples serrés au tour de taille; ces plis s'écartent peu et progressivement jusqu'au bas; ils donnent l'aspect d'éventails à moitié ouverts; un volant tuyauté termine la jupe qui est posée sur un dessous de taffetas. Une grande draperie enlevée sur la hanche et un poul retombant en plusieurs coques. La visite a une tournure dégagée; elle dessine la taille par une cambrure élégante et s'ouvre sur un faux gilet en velours.

Pour une dame d'un âge sérieux, nous avons remarqué un costume en lainage broché de petits losanges en velours noir combiné avec du velours uni. La jupe en taffetas a un tablier droit en velours, cerné par un panneau en lainage plissé de quatre plis couchés, et relevé de trois plis qui le ramènent en arrière. Derrière, d'un côté, la tunique est plissée comme un grand pan, et de l'autre côté des plis tombent sous un poul enlevé agrafé sur la basque du corsage. Ce corsage dont la basque se perd, devant, sous de petits paniers, est fermé diagonalement avec une pièce de poitrine et un col montant en velours. Le bord croisé se plisse en fichu et le bas s'arrête sous un flot de ruban. La manche étroite est fendue à la couture intérieure, un chou réunit le petit revers et de cette fente sort un chiffonné de dentelle.

La forme des pardessus que madame Bréant assortit au costume est très variée. Sur cette élégante fantaisie se jette, pour les jours froids, la grande visite de loutre ou de velours broché. Celle-ci n'a souvent pour garniture que de fort belles passementeries disposées en plaques avec toute sorte d'enjolivements : cordelières et glands, le tout placé sur la tournure, sur les épaules et devant. Cette simplicité relative est d'une élégance extrême et a grand air. Ces visites, lorsqu'elles ne sont point doublées de petit-gris, ont une riche doublure de peluche ou de satin broché. Pour cet usage, on emploie plus particulièrement les couleurs gris perle avec dessin broché, rose de Chine foncé, mauve pâle broché de fleurs camaïeu, marine, satin pailleté et bouton d'or, pour les personnes qui ne craignent pas une couleur éclatante. Cette nuance si riche fait on ne peut mieux, avec les tons à la mode les plus employés.

CORALIE L.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 229 et 231)

Robe de bal en satin de Flore bleu pâle et tissu brocart. — Jupe en satin de Flore, relevée à droite par des plis plats; ces plis sont pris sur la hauteur, la jupe ne découvre pas la sous-jupe en taffetas. Au bas, deux beaux

points posés tête-bêche; celui du haut dessine de côté une longue coquille au centre de laquelle est piquée une touffe de plumes paille avec aigrette; au milieu des dentelles court un biais de gaze pincé en une suite de bouillonnés. La



Falconer, imp. Paris

4500

Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne, 48.

Écritelettes de M^{lle} VIDAL, N^o 4, r. de Richelieu - Corsets de M^{me} EMMA GUELLE, N^o Avenue de l'Opéra.
 Eau d'HOUBIGANT, 19, Faub^o St. Honoré - Chaussures de la M^{me} KAHN-POIVRET, 61, r. Montorgueil.
 Toiles en feutard de la COMPAGNIE DES INDES, 27, r. du 4 Septembre.

traine montée par de gros plis forme un très petit panier piqué d'une touffe de plumes; une autre touffe dans l'angle du bas de la traine. Corsage à pointe décolleté en V. Une ruche de dentelle à l'entournure, une plume à droite.

Fichu Récamier en tulle Espagnol. — Le fichu est en-

touré de dentelle, s'il est en tulle, et drapé devant sous une touffe de fleurs vives, attachée par un ruban maïs. Le pan qui traverse la taille en biais, se chiffonne sous une seconde touffe de fleurs et tombe de côté. Dessus jouent les coques et pans d'un flot de ruban ottoman.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4500

TOILETTES DE DINER

Robe en ottoman loutre, ornée d'une riche passementerie en chenille et perles.

Jupe en taffetas; sur le côté découvert par la draperie-tablier se trouve une passementerie en chenille formant, au bord inférieur, des dents qui tombent sur un plissé en ottoman posé sur la jupe en taffetas. La draperie en ottoman est relevée, à gauche, par des plis étagés, et derrière, la traine, montée par des plis serrés, se développe progressivement et s'agrafe sur la pointe du corsage. Corsage Louis XV à longue basque s'enfuyant de côté; il est ouvert en carré long avec un plastron appliqué d'une passementerie et formant pointe aux deux extrémités. Passementerie au corsage, à la basque et sur la demi-manche. — Bas en soie rose chair et soulier mordoré. — Gants de Suède.



(Le patron découpé du corsage Louis XV, sera donné dans le numéro du 10 janvier.)

Robe en satin et broché vert Nil garnie de dentelle.

Sous-jupe en taffetas, couverte d'une jupe plissée en satin sur laquelle se développe une traine carrée en broché. Des dentelles sont drapées sur le tablier et forment, à droite, des spirales, et à gauche comme une écharpe qui se pince, avec le côté de la traine, par une touffe de roses rosées; autre touffe à droite dans les spirales. Corsage en broché, la basque du dos découpée en pattes arrondies, une longue pointe devant, et des cascades de dentelle piquées de roses. A la manche, arrêtée au coude, engageante en dentelle coquillée. — Col Médicis, — Bas de soie blancs. — Souliers en satin vert. — Gants de Suède.

Fichu Récamier en dentelle espagnole, pour théâtre et concert.

CHRONIQUE

On ne vieillit pas à Paris; on y meurt. — Le général Fleury. Les Artistes indépendants. — Le Sport dans l'art.



ES statistiques officielles nous apprennent que les directeurs de théâtres, cafés-concerts et autres établissements du même genre, ont encaissé, en novembre, cinq millions de moins qu'en temps ordinaire. J'ai peur que décembre ne répare point le mal causé par son prédécesseur, en admettant même qu'il ne l'augmente pas.

Ceci a pour but de vous montrer que ce n'est point un parti pris de ma part si je vous répète, chaque quinzaine : Paris est triste et morose. — Il y a des moments où je suis tentée de croire que c'est moi qui deviens vieille et *inamusable* comme Louis XIV, alors que madame de Maintenon se battait les flancs pour le distraire. Peut-être, Mesdames, pour faire la Chronique de ce journal, qui est votre journal, conviendrait-il d'avoir au plus dix-huit ans, et je dois vous avouer que ce chiffre n'est plus celui de mon âge.

Mais il y a des exemples qui m'encouragent et me consolent. Ne venons-nous pas de voir, par exemple, mademoiselle Montaland, mon aînée, si je compte bien, débiter aux Français dans *Bataille de dames*? Et pourtant il n'a été question que de sa beauté dans quarante feuilletons. Allons! Constance ma mie, on n'est pas encore vieille à votre âge. Finissez gaillardement votre quatrième campagne de chroniqueuse. Paris est la ville du monde où l'on excelle dans l'art de ne pas vieillir.

Cependant on y meurt quelquefois, témoin le général Fleury qui vient d'emporter avec lui une grosse pierre d'un édifice de souvenirs que le temps, lui aussi, semble avoir pris à tâche d'anéantir le plus vite possible. En voyant ce cercueil modeste passer, battu par la pluie, devant la porte de l'Élysée, les penseurs les moins profonds n'ont pu s'empêcher de se souvenir de ce qui sortait par cette même porte une certaine nuit, trente-trois ans plus tôt, presque date pour date. Ne semble-t-il pas que ce tiers de siècle a été presque du temps perdu? Nous sommes revenus au même point. Deux provinces de moins, beaucoup de haines de plus, quelques monuments neufs dans les cimetières, voilà toute la différence. En vérité, il est bien inutile de vivre.

..

Un certain nombre d'artistes peintres et sculpteurs viennent de se réunir et de chanter en chœur, comme dans *Guillaume* :

Où l'indépendance ou la mort!

La scène se passe, non point dans une prairie verdoyante des bords du lac des Quatre-Cantons, mais dans un pavillon glacial et, malheureusement, fort mal éclairé, où l'*Exposition des Artistes indépendants* lutte de son mieux contre le vent et la pluie. Quelques-uns de ces Arnolds du pinceau ne manquent pas de talent; mais il en est qui feraient aimer Gessler. Il faut se défier des peintres qui ne veulent pas être admis au Salon, et des écrivains qui ne veulent pas entrer à l'Académie. Et pourtant le privilège de couvrir une broderie au passé, de nuance verte, sur les revers de son habit est une des plus grandes joies de ce monde, s'il faut en croire M. Ludovic Halévy, l'élue d'hier. Je l'entendais dire l'autre jour, d'un air épanoui :

« Je n'ai jamais été si heureux de ma vie! »

Mon Dieu! que c'est bon de frôler le pardessus d'un être humain content de son sort!

Tandis que la peinture combat la tyrannie des jurys au cours la Reine, elle chasse le cerf, embouche la trompe, monte à cheval et saute les obstacles, rue de Sèze. Ici nous sommes à l'exposition du *Sport dans l'Art* et nous contemplons les œuvres magistrales d'artistes arrivés. Quelques-uns ont même le défaut d'être au cimetière, où ce pauvre Bastien Lepage, l'apôtre du *plein air*, vient d'aller, tout jeune, prendre sa place. Mais il en est des peintres comme des belles mères millionnaires. Ce n'est qu'après leur mort que ce qui en est sorti atteint toute sa valeur.

Il faut pardonner si je me borne à citer ces expositions sans entrer dans les détails. D'ici au mois de mai, nous en aurons encore une bonne demi-douzaine,

et, si je voulais faire de la critique d'art, les pages de ce journal n'y suffiraient pas.

..

Après madame Clovis Hugues, une autre femme non moins énergique, madame Astié de Valsayre a défrayé la conversation en dernier lieu. Celle-ci, toutefois, reste dans son droit, puisqu'elle ne dispose que de ce qui lui appartient, si tant est que notre vie nous appartienne.

« Vous étudiez le virus rabique? » dit-elle au célèbre savant Pasteur. Au lieu d'agir sur d'innocents lapins, tentez vos expériences sur ma personne. Faites-moi mordre par le plus hydrophobe de vos pensionnaires, et vous verrez si je gagne seulement un accès de fièvre.

M. Pasteur dit grand merci; le public trouve que, décidément, les femmes ont la rage... de faire parler d'elles à tout prix. Moi, je songe en souriant à ce quinquain vieux de cinq quarts de siècle :

Un gros serpent mordit Adèle.
Que pensez-vous qu'il arriva?
Qu'Adèle en mourut? Bagatelle!
Ce fut le serpent qui creva.

Mais il est temps que j'arrive à des événements plus intéressants.

Enfin, les Italiens ont donné *Ben-Ahmet*. Quand je dis qu'ils l'ont donné, c'est une simple locution consacrée par l'usage. Rien ne se donne, au théâtre de la place du Châtelet. Il faut être puissamment riche pour y avoir un abonnement, car la plupart des abonnés sont en même temps de gros actionnaires. Ils le sont même, parfois, comme Sganarelle était médecin : malgré eux. Quant aux auteurs qui méditent d'y représenter leurs ouvrages, ils feront bien de ne pas tenter l'aventure à moins d'avoir la poche bien garnie. Voyez plutôt ce qui est arrivé pour *Ben-Ahmet*. Au dernier moment les choristes font grève et déclarent qu'ils seront muets comme des poissons, si on ne leur éclaire l'organe avec ces pastilles jaunes que l'on fabrique à la Monnaie. Ci : douze mille francs.

— Douze mille francs! Qu'à cela ne tienne. Je les ai sur moi, fait le maestro Théodore Dubois.

On peut dire, pour le coup, que ce sont les chanteurs qui ont fait chanter le compositeur. Que fût-il arrivé si l'auteur de *Ben-Ahmet* se fût nommé Berlioz, lequel n'avait pas tous les jours vingt francs dans son gousset?

Quoiqu'il en soit, nous avons assisté, l'autre mardi, à un beau succès, mais nous l'avons bien gagné, car nous sommes allés nous coucher à deux heures du matin. J'ai été pour mon compte, un peu surprise de comprendre quelque chose à la musique de M. Dubois, et j'ai prévu qu'il aurait maille à partir avec les critiques sérieux. Cela n'a pas manqué. On reproche au jeune maître, dans les hautes sphères de l'art, « de faire trop italien ». Vous ne vous attendiez pas à ce reproche, étant donné l'étiquette du théâtre de Maurel. Je trouve, quant à moi, que la musique de Dubois est surtout française, et ce, n'est point un reproche que je lui fais. Il est vrai qu'il y a gagné d'être refusé à l'Opéra où nous allons voir bientôt, dit-on, le *Lohengrin*.

Cela vient sans doute de ce que l'Opéra est un théâtre national.

Maintenant il me reste à vous tourner mon compliment du premier Janvier, et je songe, avec un sourire un peu triste, à l'époque lointaine où, sous la direction d'une maîtresse d'écriture, j'entrepris, pour la première fois, une tâche de ce genre. D'après cette estimable personne, une enfant bien née aurait manqué à tous ses devoirs en omettant d'écrire à ses parents ce jour-là, même si elle ne les avait jamais quittés que pour aller jouer aux Tuileries, ce qui était mon cas.

Seigneur! que de temps, que de peines et de papier perdus pour arriver au résultat! Mais quelle joie de sortir avec sa bonne, sous un prétexte de l'autre monde, et de mettre soi-même la fameuse lettre à la boîte, en se dressant sur la pointe des pieds! Et quelle émotion lorsque, à l'arrivée du facteur, mon père prit la fameuse épître, la retourna avec un air de curiosité poussée à son comble, et la passa à ma mère non moins intriguée!

« Voyez donc, ma chère. Qui peut bien nous envoyer cette lettre? je n'ai jamais aperçu cette écriture. Sûrement c'est de quelqu'un que nous ne connaissons pas encore. »

Puis, parvenu à la signature (il n'y avait pas beaucoup de chemin à faire) :

« Comment! c'est Constance! J'ai une fille qui sait écrire aussi bien! »

Vous voyez d'ici Constance toute rouge de plaisir, aussi contente, probablement, que M. Ludovic Halévy, tant il est vrai que l'art d'écrire est une belle chose!

Avec tout cela, je n'avance pas mon compliment. De quel genre sera-t-il, cette année? Gracieux avec une nuance de tendre? spirituel et léger? bon enfant et court? profond et sentimental? Je crois que, cette

fois-ci (la quatrième fois, s'il vous plaît, mesdames) c'est le tour du sentimental. Oui; mais on devient si ridicule dans ce genre-là! Ecoutez plutôt ce qui m'est arrivé tout à l'heure :

Je descendais avec une amie — une amie un peu... poseuse, entre nous — la rue du Général Foy. Nous causions robes, chapeaux ou bonbons, je ne me souviens plus bien. Tout à coup, arrivées devant l'école Fénelon, voilà Marguerite qui change de rythme et qui prend cet air pathétique dont elle abuse un peu, parce qu'il lui sied assez. Et ma belle amie de s'attendrir :

« Quand je pense que ces murs sont ceux de la pension de mon fils! Que fais-tu, maintenant, chéri? es-tu sage? penses-tu à ta mère? joues-tu, ou bien est-ce que tu travailles? »

Moi, j'avais un peu envie de rire et je suivais du coin de l'œil le jeu de ma compagne, sans l'interrompre.

« Ah! s'écria-t-elle en achevant sa tirade; il faut que je me retienne pour ne pas entrer là, et embrasser mon enfant! »

— Pardon, ma chère, fis-je alors; vous oubliez que c'est jeudi, que nous venons de laisser votre enfant chez vous, que vous avez refusé de l'emmener avec vous parce qu'il vous ennue dans la rue, et même que vous l'avez tant soit peu houspillé, pour s'être permis d'essayer un de vos chapeaux devant une glace.

— C'est vrai, dit Marguerite. Quel affreux gamin, n'est-ce pas? »

Cela prouve qu'on s'expose à « rater son effet » si l'on entame les grandes phrases. Donc remettons le compliment à une autre fois et que Dieu vous donne cette année, chères lectrices, beaucoup de santé, pas mal d'argent et le plus possible de ce contentement qui passe richesse, à en croire l'avis du proverbe et celui de

CONSTANCE.

LE DICTON DE MADELON

PROVERBE

PERSONNAGES

MONSIEUR DE ROSAY.

MADAME HERMINE DE ROSAY.

ALBERT, } enfants de monsieur et de madame de
SOLANGE, } Rosay.

MADAME VAN DER SLUYS.

MADLON, vieille domestique.

La scène représente une salle à manger. Le couvert est mis.

SCÈNE PREMIÈRE

MONSIEUR DE ROSAY, seul. Il lit le journal, et

s'interrompt pour regarder d'abord la pendule, puis sa montre.

Midi! je ne m'y habituerai jamais... de tous les défauts des femmes, le nombre est légion, l'inexactitude, le manque d'ordre sont, décidément, les plus insupportables... Ça déroute la vie. Voilà sept ans que nous sommes mariés, depuis six ans et onze mois, Hermine se fait régulièrement attendre au déjeuner et au dîner... rien de plus régulier que cette irrégularité... elle sait combien cela me déplaît, mais que lui importe? Je manque des rendez-vous d'affaires, mes plans sont dérangés, mes idées à vau-l'eau, que lui importe? Je n'aime pas les restaurants, ni leur cuisine, et je finirai par y élire domicile... Ah! j'entends le frou-frou de sa robe... elle s'arrête... elle parle à la cantonade... Allons!... enfin, la voici.

La suite à la page 236



N° 1. Costume de diner.

Modèle de madame Hubler, 10, place Vendôme.



N° 2. Jupou-tournure.

Modèle de madame Bordereau, 32, rue du Sentier.

N° 6. Costume de visite en velours et satin myrte.
De madame Turle, 9, rue de Clichy.

N° 1. Costume en damassé, tilleul et bleu pâle et satin royal bleu ancien. — Jupe en damassé ornée de quatre plis rabattus, le premier dépassé par un plissé en satin posé sur un bas de jupe monté à l'envers et au dernier pli. Tunique en satin relevée de côté sous un poulf bouillonné à pans plissés; un nœud avec pans sur le côté; des coques en éventail tombant du bord inférieur de la tunique sur la jupe. Corsage à pointe à très petit postillon, ouvert sur une chemisette bouillonnée en damassé. Deux cols droits, l'un en satin bleu, l'autre dépassant en broché. La manche ronde terminée par un bouillonné en broché, monté, aux deux bords, dans un bracelet en satin.

N° 2. Jupou-tournure, avec moitié de jupon bouillonné et ornée de broderie anglaise.

N° 3. Costume en roulrière diagonale marine et à rayures carmin et grenat. — Jupe en taffetas et seconde jupe à rayures très largement plissée de plis rabattus. Polonoise en roulrière unie; le côté droit forme une grande draperie qui se relève à gauche sous un panneau droit, lequel est le prolongement du côté gauche de la polonoise; des plis droits derrière et un poulf



N° 3. Costume en roulrière.

Modèle de mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

chiffonné. Au corsage, des biais plissés en velours sont disposés en fichu; col droit et parement de la manche en roulrière à rayures.

N° 4. Fichu-corsalet en velours et gaze. — Fichu en gaze brodée, ramassé en plis, derrière, sur un col montant et piqué d'un nœud. Le bas est pris dans un corsalet-plastron en velours attaché par un tour de taille; flot de ruban en velours.

N° 5. Costume en satin mousse garni de passementerie en soie noire. — Sous-jupe en taffetas, avec des éventails en satin aux places découvertes par la jupe en satin, laquelle reçoit une très haute passementerie en soie noire. La jupe ouverte sur les éventails forme comme des panneaux. Tunique relevée dans des attaches en passementerie. Poulf chiffonné, corsage avec les devants froncés et croisés sur un petit plastron en passementerie. Ceinture en passementerie, genre suisse. Col droit. Manche en passementerie avec une draperie en satin.

N° 6. Costume de visite en velours myrte et satin myrte brodé de perles assorties de plusieurs tons. —



N° 4. Fichu-corsalet en gaze et velours.

Modèle de madame Turle, 9, rue de Clichy.



N° 5. Costume en satin mousse.

Modèle de mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

Sur une sous-jupe en taffetas, sont appliqués deux panneaux en satin brodé, séparés par une quille en velours qui coupe le milieu du tablier; ils sont encadrés dans le bas par une bande en velours; cocarde en ottoman. Sur la partie supérieure, deux très petits paniers plissés, en satin. Les lés de derrière, en velours, plissés de plis creux. Le corsage à petite basque, le bord perdu devant sous les paniers; ceux-ci s'agraient sur la bande de velours qui orne le milieu du corsage et semble tenir à celle de la jupe. Deux revers en satin brodés partent du col droit. Revers en velours à la manche ronde.

N° 7. Blouse du matin en cachemire crème et brigue. — La blouse en cachemire est plus longue devant que derrière afin qu'on puisse la draper très bas en façon de chemisette; à gauche les plis sont retenus par une écharpe en cachemire frangée de chenille; un rang de chenille au bas de la blouse. Manche large serrée au poignet par un bracelet en velours brigue. La matinée est en cachemire brigue, ouverte devant, avec des boutons le long du bord. Une bande de velours au bas. Un col droit en velours avec des attaches en étroit ruban.

N° 7. Blouse du matin en cachemire crème et brigue.
De madame Thirion, 47, boulevard Saint-Michel.

SCÈNE II

MONSIEUR DE ROSAY, MADAME HERMINE, *en robe de chambre très élégante, coiffure du matin. Madelon, qui pose des plats sur la table.*

MONSIEUR DE ROSAY. Enfin! vous voilà! je pensais que vous ne vous leveriez pas aujourd'hui!

HERMINE. J'en avais bien envie.

MONSIEUR DE ROSAY. Vous n'avez rien à faire?

HERMINE, *se levant*. Rien d'intéressant, à coup sûr.

MONSIEUR DE ROSAY. Et les enfants!

HERMINE. Leur bonne les a menés au Parc-Monceaux.

MONSIEUR DE ROSAY. Ils ont déjeuné?

HERMINE. Je le suppose.

MONSIEUR DE ROSAY. J'aime à voir comme vous vous occupez d'eux!

HERMINE. Et vous!

MONSIEUR DE ROSAY. Je travaille pour assurer leur avenir, et vous, vous les abandonnez aux soins des domestiques, des bonnes, si mal nommées! De quoi vous occupez-vous donc? ce n'est pas de votre ménage, il coûte affreusement cher, et nous sommes mal servis. Ce déjeuner est détestable, et désormais, je déjeunerai au cabaret.

HERMINE. Faites. Si vous saviez combien vos démarches me sont indifférentes, et combien vos observations, votre minutie, vos calculs d'économie me fatiguent! Il suffit que les choses vous préoccupent pour que je m'en désintéresse.

MONSIEUR DE ROSAY, *se levant*. Prenez garde! vous me poussez à bout. La loi du divorce sera votée aujourd'hui, et vous me donnez une furieuse envie d'en profiter.

HERMINE. Et moi donc!

MONSIEUR DE ROSAY. Eh bien, Hermine! quoi qu'en dise le Sénat, nous nous séparerons par consentement mutuel.

HERMINE. Oui, oh oui! Quel soulagement! (*Il sort.*)

SCÈNE III

HERMINE, *seule*.

Le divorce! Quoi! nous aurions ce bonheur! quel horizon! Quoi! je serais libre!... Je ne subirais plus ce joug, cette inquisition permanente: *Qu'avez-vous fait? Êtes-vous sortie? Combien coûte ceci? Qu'avez-vous fait de votre argent?* Et la colère, et les scènes, et les mots piquants. J'en ai assez. Je vivrai seule, libre et avec mes enfants. Il dit que je les néglige... c'est un peu vrai, mais pourquoi? parce qu'il me les impose et que ma façon d'agir avec eux est l'objet de toutes ses critiques. Je serai toute à eux, quand ils seront tout à moi... Les voilà! j'entends la voix de Solange.

SCÈNE IV

ALBERT et SOLANGE, HERMINE. *Albert a le bras en écharpe.*

HERMINE. Mon Dieu! mon pauvre Albert, qu'as-tu donc? que t'est-il arrivé?

ALBERT, *pleurnichant*. J'ai du bobo.

SOLANGE. Bébé est tombé, m'ma, il s'est fait grand mal au bras, on l'a mené chez l'apothicaire, qui lui a mis de l'arnica et a noué le mouchoir en lèze pour qu'il y mette son bras.

HERMINE, *prenant Albert sur ses genoux*. Mon pauvre cher petit! et comment cela est-il arrivé? Que faisait donc Lise?

ALBERT. Sais pas... j'ai du mal... m'ma, donne à boire.

HERMINE, *arrange un verre d'eau et de vin*. Bois, cher amour.

SOLANGE. Il courait dans l'allée, près de l'eau, il est tombé et c'est bienheureux qu'il n'ait pas piqué une tête. Lise causait avec une de ses amies; elle a fait des cris terribles, mais Albert était tombé tout de même. Elle est embêtante, Lise!

HERMINE. Ma pauvre Solange, tu parles bien mal. Où apprends-tu ces belles expressions: *piquer une tête, embêtant*... Hier, je t'entendais dire: que tu n'avais pas de chance, que le portier était *maboul*, et tu appelais ses petits enfants des *gosses*. Pour l'amour du ciel, où apprends-tu cela?

SOLANGE. M'ma, c'est les bonnes, les amies de Lise, qui parlent comme ça...

HERMINE. Et tu crois devoir les imiter? Je mettrai ordre à cela. Je vais coucher ce pauvre Albert, toi tu te feras deshabiller et tu apprendras tes leçons... (*Les enfants sortent.*)

HERMINE, *seule*. Je suis très contrariée; mon pauvre Albert blessé, et cette petite Solange qui parle comme une portière. Mon mari aura là un beau sujet de réquisitoire... Bah! si la loi passe, je demande le divorce, je l'obtiens et je m'occuperai sérieusement de mes enfants... ils seront toute ma joie, mon occupation, car je compte bien ne pas me remarier... Oh! non! la vie n'est pas un recommencer... (*Elle sort.*)



Le Théâtre représente un petit Salon.

SCÈNE V

HERMINE, *seule, en toilette d'intérieur*.
MADELON, *entre*. AMÉLIE VAN DER SLUYS.

MADELON. Madame, il y a une visite pour vous.

HERMINE. Faites donc entrer! on ne laisse pas les gens dans l'antichambre. (*Madame Van der Sluys entre.*)

HERMINE. Madame...

AMÉLIE. Hermine, vous ne me reconnaissez pas? Amélie Hervé, votre compagne de pension.

HERMINE, *lui prenant la main, la regarde et l'embrasse*. Je vous reconnais, ma chère, ma bonne Amélie! que je suis contente, et qu'il y a donc longtemps que nous ne nous sommes vues!

AMÉLIE. Des siècles. Je vous ai revue à mon voyage de noces. Vous n'étiez pas mariée, et moi, j'étais en pleine lune de miel.

HERMINE. Nous étions fort heureuses toutes deux. Oh! le mariage!

AMÉLIE. Vous vous en plaignez?

HERMINE. Oui, franchement, oui, et à tel point que, dès que la loi sera votée, je demanderai le divorce pour incompatibilité d'humeur. Nous ne sommes jamais d'accord, il ne me contente pas et je ne puis arriver à le satisfaire : nous serons contents tous deux le jour où la loi nous séparera.

AMÉLIE, lui prenant la main. Ne croyez pas cela, chère Hermine : c'est à dater de ce jour que votre malheur véritable commencera. Je le sais!

HERMINE. Vous le savez? Pourquoi? Comment?

AMÉLIE. J'ai le malheur d'être divorcée. Vous savez que, depuis longtemps, le divorce est permis en Belgique. Mon mari n'était ni un méchant ni un sot, il avait de l'affection pour moi; cette affection inspirait de la jalousie à sa sœur, qui l'avait élevé et qui vivait près de lui, avant notre mariage. Elle ne fut pas bienveillante pour moi; elle jugeait mal mes actions et mes paroles, elle me noircissait aux yeux de mon mari, elle me suscitait des tracasseries continuelles... je les sentis trop vivement, je ripostai, coups d'épingles, coups d'aiguilles, coups de poignard se succédèrent... nous nous disputons le pouvoir : elle l'emporta, et je m'explique très bien maintenant, de sang-froid, que mon mari ait subi l'influence de sa sœur à laquelle il devait beaucoup : je lui rendais la maison insupportable, tantôt par des pleurs, tantôt par des scènes : il devint très dur, il me malmena, la vie commune devint intolérable... et, de consentement réciproque, nous demandâmes le divorce...

HERMINE. Et vous le regrettez, Amélie?

AMÉLIE. Profondément... Je vis seule, déclassée, car le divorce, il faut bien le confesser, n'est pas bien porté : les maris éloignent de nous leurs femmes; les femmes, délicates sur la réputation, nous fuient bien toutes seules... Je suis donc fort délaissée...

HERMINE. Mais vos enfants? Vous en avez deux, j'ai reçu les billets qui annonçaient leur naissance.

AMÉLIE. C'est là une blessure vive... j'avais deux garçons : la loi les a donnés à leur père, dès la septième année; je les vois rarement, ils me connaissent à peine, ils ne m'aiment pas : ils vivent chez lui, avec sa seconde femme...

HERMINE. Comment! le monstre! il s'est remarié?

AMÉLIE. Eh oui! il a profité du bénéfice que la loi lui donne... il me laisse libre d'en faire autant. Mais jamais je n'aurais le courage de recommencer un ménage et d'élever de nouveaux enfants... cette pensée me fait horreur...

HERMINE. Ainsi, le divorce, en vous faisant libre, ne vous a pas faite heureuse!

AMÉLIE. Si vous saviez comme je regrette mes peines d'autrefois... j'avais un home, un mari, des enfants... plutôt à Dieu que j'eusse eu un peu de patience! tout aurait fini par s'arranger.

HERMINE. Peut-être. Mais, maintenant, que faites-vous?

AMÉLIE. Je traîne ma vie... je voyage, je lis beaucoup... c'était un des griefs de ma belle-sœur que mon goût pour la lecture... je fais quelques aumônes... mais c'est égal, le temps est long et les journées sont tristes...

HERMINE. Et vous pensez, Amélie, que si j'obtenais le divorce, ma liberté pourrait me peser aussi?

AMÉLIE. Je n'en doute pas... C'est que je vous connais, Hermine, vous n'êtes pas faite pour les situations fausses... Vous aviez un cœur excellent, il est toujours en place, quoique un peu agité en ce moment, et vous verriez quel chagrin, quel repentir accablent ce cœur, en pensant que deux existences ont été jetées hors de la voie, faute d'un peu de support. Et vos enfants!

HERMINE. J'ai une fille.

AMÉLIE. Vous la garderiez, mais vous ne sauriez oublier votre fils, et la sœur vous demanderait son frère, la fille son père, et plus tard, la séparation des parents ne rend-elle pas difficile le mariage de l'enfant!

HERMINE. Il est certain que le monde n'est pas encore habitué à cette idée de divorce. On est si routinier!

AMÉLIE, se levant. Je reviendrai vous voir : pas d'imprudences, chère Hermine; patientez, je vous en supplie... ne mettez pas d'irréparable dans votre vie! Adieu, chère, à bientôt.



Deux jours après. La scène représente la salle à manger : la table est mise et la lampe allumée.

SCÈNE VI

HERMINE, MADELON, *achevant de mettre le couvert.*

HERMINE. Vous avez beaucoup de besogne, Madelon?

MADOLON. Ça va encore, madame, mais j'en ferais volontiers dix fois plus pour être débarrassée de toutes ces mijaurées de bonnes et de femmes de chambre. Madame a joliment bien fait de mettre Lise à la porte : elle ne faisait œuvre de ses dix doigts et elle avait toute sorte de vilains mots à la bouche, même que notre bébé et notre Solange les répétaient.

HERMINE. Il faudra cependant en prendre une autre.

MADOLON. Si madame voulait, je ferais la cuisine, le ménage; je n'ai pas besoin de ces péronnelles avec des robes à queue et des toquets pour nettoyer la maison; Madame s'occuperait des enfants, elle les mènerait à la promenade, et nous serions tous tranquilles.

HERMINE. J'y penserai, Madelon, et je vous suis obligée de votre zèle. (*Madelon sort.*) Elle a raison, peut-être, et, sans le savoir, elle parle comme Amélie, qui m'exhorte à rester chez moi, à soigner mon intérieur et mes enfants... Mon mari avait l'air triste ce matin... il était plus doux qu'à l'ordinaire... je suis si bête que cela m'attendrit tout de suite, la situation qu'Amélie connaît et qu'elle me décrivait me fait peur... Encore, elle a de la fortune, sa liberté est dorée; nous, en nous séparant, nous serions mal à l'aise... et nos pauvres enfants! Si René devait, comme le mari d'Amélie, épouser une autre femme, j'en mourrais de colère... (*En parlant, elle arrange la salle à manger, elle fait le feu, elle remonte la lampe. Monsieur de Rosay entre.*)

SCÈNE VII

MONSIEUR DE ROSAY, HERMINE.

MONSIEUR DE ROSAY. Vous êtes sortie, aujourd'hui ?
HERMINE. Non, il pleuvait et j'ai gardé les enfants.

Vous savez que j'ai mis Lise à la porte ?

MONSIEUR DE ROSAY. Je ne vous blâme pas. Vous en prenez une autre ?

HERMINE. Je ne le pense pas. Lise m'a dégoûtée de ses pareilles.

MONSIEUR DE ROSAY. L'effort sera trop grand pour vous, ma chère. Rester au logis, habiller, soigner, promener des enfants, cela ne vous sera guère possible.

HERMINE. Vous ne me croyez bonne à rien, vous êtes très injuste pour moi !

MONSIEUR DE ROSAY. Je ne le pense pas : je vous juge sur vos actes : sortir, courir les magasins, faire trois toilettes par jour, faire des visites, aller à des petits goûters de cinq heures, ne pas manquer une exposition, une première, une course de chevaux, n'est-ce pas là l'emploi de votre temps.

HERMINE, fâchée. Et vous ! le club, la Bourse, tout ce que je sais, tout ce que je ne sais pas... je puis avoir des torts, mais êtes-vous donc à l'abri de reproche ? (Madelon entre, elle apporte un télégramme.)

MONSIEUR DE ROSAY, ouvrant le télégramme et marchant d'un air agité. Vous me cherchez querelle, Hermine ? Le moment est bien choisi pour vous. Le navire fait eau, et vous ne cherchez qu'à vous en éloigner. Lisez !

HERMINE. Est-ce que je comprends bien ? Vous perdez tout ce capital déposé à la banque du Havre ?

MONSIEUR DE ROSAY. Précisément ; par bonheur, vous ne perdez rien : votre fortune est sauve.

HERMINE. Et vous ?

MONSIEUR DE ROSAY. Je tâcherai de me tirer d'affaire : je chercherai un emploi, et quand nous serons séparés, je vivrai modestement avec mon petit Albert. (Hermine est tombée dans une profonde rêverie ; après un silence, elle se lève et vient vers son mari.)

HERMINE. C'est une perte, mais elle est réparable ; c'est un malheur, mais si vous consentiez, René, nous serions deux à le supporter. René !

MONSIEUR DE ROSAY. Hermine, le moment ne prête pas à la plaisanterie.

HERMINE. Ah ! je ne ris pas, je n'ai jamais parlé plus sérieusement.

MONSIEUR DE ROSAY. Vous changeriez de train de vie ! vous accepteriez la médiocrité, avec moi, que vous n'aimez guère, avec vos enfants...

HERMINE. Avec vous, que j'ai promis d'aimer et que j'aime, avec mes enfants, qui seront ma parure dorénavant. Pardon, René !

MONSIEUR DE ROSAY, la pressant dans ses bras. Est-ce vrai, Hermine ?

HERMINE. Vrai. Pardon !

MONSIEUR DE ROSAY. Pardon ! et moi donc n'ai-je pas de pardon à te demander ! ma femme ! tu ne veux plus divorcer ? tu te remaries avec moi !

HERMINE. Pour toujours, René ; je te jure amour, obéissance et fidélité. (Madelon entre avec la souprière, les enfants la suivent. Monsieur de Rosay et Hermine les embrassent.)

ALBERT. Mangeons ! j'ai si faim !

SOLANGE. Le potage sent si bon !

MADOLON. C'est qu'il est fait dans une vieille marmite, mon cœur. Rien de tel pour le bouillon.

HERMINE, à son mari. L'habitude sert à tout : pour le potage et pour le mariage. Oh ! René ! Voilà notre dîner de noces.

M. B.

Explication de la Charade du 20 Décembre : *Hareng, ère.*

Les Patrons suivants seront donnés en Janvier :

Le 3 Janvier. — Corsage croisé. — Tablier de lunch. — Robe d'enfant. — Manteau. — Corsage décolleté.

Le 10 Janvier. — Patron découpé : Corsage Louis XV.

Le 17 Janvier. — Confection. — Corsage. — Costume de petite fille. — Corsage et tunique.

Le 24 Janvier. — Patron découpé : Travestissement, costume de chasserresse de la féerie de la Poule aux œufs d'or.

Le 31 Janvier. — Supplément (gravure coloriée) : Déshabillé. — Sorties de bal. — Bonnets du matin. — Fichus en tulle.

A ce Numéro sont joints la gravure coloriée 4500,
et le Patron découpé d'une Blouse de toilette en cachemire grenat, figurine page 239.



Blouse de toilette (patron découpé).

Blouse de toilette en cachemire. — Le devant est froncé à un empiècement carré, les fronces formées en plis à la taille. Le dos est cintré avec la jupe rapportée montée par des fronces. Une dentelle montée au bord; une autre court en spirale de l'encolure au bas; des attaches en ottoman grenat. Une poche chiffonnée de dentelle avec des coques en ottoman, un parement de dentelle à la manche ronde.

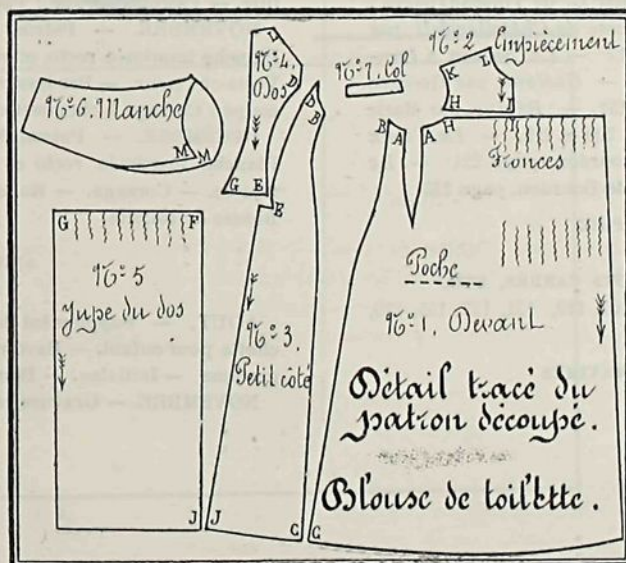
Déshabillé en surah brodé écu. — Jupe plissée verticalement aux lés de derrière et dépassée par une dentelle. Sur le tablier une haute dentelle plissée surmontée de deux bouillons, puis un plissé en tulle-dentelle; de côté des flots de ruban de velours noir. Le corsage est cintré, à longue basque plus courte derrière, avec deux rangs de dentelle; le second rang prend sous les plis du devant; plis pincés à la taille, de chaque côté d'un plastron en velours noir cerné de dentelle. La manche large est divisée en bouillons par des fronces.

Explication du patron découpé.

1, Devant. — 2, Empiècement. — 3, Petit côté.



Déshabillé en surah brodé écu.



— 4, Dos. — 5, Jupe du dos.
— 6, Manche, dessus et dessous. — 7, Col droit.

Réunir le petit côté au dos. Froncer la jupe et la monter à l'envers, au bas du dos, pour former la tournure; on pourrait mettre, pour accentuer la tournure, comme un petit bourrelet ouaté. Préparer le devant pour le joindre au dos à la couture de côté. Froncer le haut du bord droit à la coque, et monter l'empiècement; on forme, avec l'ampleur, des plis arrêtés à la taille; ces plis se continuent tout le

long. Faire la pince du dessous du bras. Col droit. A la manche ronde une dentelle. Sur le patron n° 1 une ligne pointillée indique l'ouverture d'une poche intérieure; sur cette fente un coquillé de dentelle et des coques en ruban. Il faut 6 mètres de cachemire en grande largeur.

Les flèches indiquent le droit fil.

T A B L E

DU DEUXIÈME SEMESTRE 1884

COURRIER DES MODES

Pages : 1, 13, 25, 37, 49, 61, 73, 85, 97, 109, 121, 133, 145, 157, 169, 181, 193, 205, 217 et 229.

EXPLICATION DES GRAVURES COLORIÉES ET DES GRAVURES NOIRES

Pages : 3, 14, 26, 40, 50, 63, 74, 87, 99, 111, 124, 135, 146, 160, 170, 183, 195, 208, 218, 219, 222, 223, 230 et 231.

TOILETTES ET COSTUMES, LINGERIE, TRAVAUX, AMEUBLEMENT

Pages : 1, 3, 6, 12, 13, 15, 18, 24, 25, 27, 30, 36, 37, 39, 42, 48, 49, 51, 54, 66, 61, 63, 66, 72, 73, 75, 78, 84, 85, 87, 89, 96, 97, 99, 102, 108, 109, 111, 114, 120, 121, 123, 126, 132, 133, 135, 138, 144, 145, 147, 150, 156, 157, 159, 162, 168, 169, 171, 174, 180, 181, 183, 186, 192, 193, 195, 198, 204, 205, 207, 210, 216; 217, 219, 222, 223, 228, 229, 231, 234, 235 et 239.

CHRONIQUES PAR CONSTANCE

Pages : 15, 40, 62, 88, 112, 136, 160, 184, 208 et 231.

CAUSERIES PAR T. B.

Pages : 4, 27, 51, 76, 100, 124, 148, 171, 196 et 220.

NOUVELLES

Le Secret de l'abbé Césaire, par L. de Tinseau, pages : 8, 20, 32, 44 et 56. — *La Duchesse de Châtellerault*, par d'Ast, pages : 65, 80, 92, 104 et 117. — *La Saison à Londres*, par L. Lacuria, page 116. — *Gaétane*, par Georges du Vallon, pages : 128, 140 et 152. — *Régine*, par Marie Lionnet, pages : 165, 173, 188, 200 et 213. — *Le Vieux Commandant*, par Mathilde Bourdon, page 224. — *Le Dicton de Madelon*, par Mathilde Bourdon, page 233.

BIBLIOGRAPHIE

Page 212.

ÉNIGMES, CHARADES, MOTS CARRÉS, ETC.

Pages : 5, 17, 35, 59, 71, 83, 107, 119, 131, 137, 155, 179, 191, 203, 215 et 227.

PENSÉES ET MAXIMES

Pages : 99, 111, 147 et 197.

RENSEIGNEMENTS ET CONSEILS

Page 47.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

Page 53.

PLANCHES DE PATRONS ET PATRONS DÉCOUPÉS

Tous de grandeur naturelle, du deuxième semestre 1884.

JUILLET. — Patron découpé : Chemisette bretonne. — Planche imprimée recto et verso : Corsage de petite fille. — Corsage-tunique. — Costume d'enfant. — Patron découpé : Polonaise.

AOUT. — Patron découpé : Habit. — Planche imprimée recto et verso : — Corsage et jupe. — Corsage en foulard. — Costume de petite fille. — Patron découpé : Veste en velours.

SEPTEMBRE. — Patron découpé : Robe à panneau boutonné. — Planche imprimée recto et verso : Corsage-tunique et jupe de mariée. — Corsage de diner. — Robe de petite fille. — Patron découpé : Manteau en drap pour petite fille.

OCTOBRE. — Patrons découpés : Robe plissée pour enfant. — Planche imprimée recto et verso : Polonaise. — Confection. — Vêtement en sergé. — Pardessus de petite fille. — Patron découpé : Pardessus en velours grenat.

NOVEMBRE. — Patron découpé : Robe princesse. — Planche imprimée recto et verso : Polonaise. — Jaquette. Veste-chasseur. — Pardessus de petite fille. — Patron découpé : Corsage à chemisette.

DÉCEMBRE. — Patron découpé : Manteau-ronde. — Planche imprimée recto et verso : Corsage et tunique de mariée. — Corsage. — Robe d'enfant. — Patron découpé : Blouse de toilette.

ANNEXES

AOUT. — Supplément de travaux : Grand col et manche pour enfant. — Bavoir. — Bavoir-corsage. — Monogramme. — Initiales. — Deux carrés au point de croix.

NOVEMBRE. — Gravure coloriée de chapeaux.